répond sans conteste à son ambition de départ : démontrer qu'une étude de la mode ne satisfait pas un goût discutable pour la frivolité, mais correspond à une véritable démarche scientifique, qui dévoile une pratique essentielle de nos civilisations : s'exprimer, dans un contexte donné, par le choix, raisonné ou imposé, de ses vêtements. Nous saluons également le choix de Denis Bruna, d'associer massivement des étudiants et de jeunes diplômés à cette publication. Il offre ainsi une réelle visibilité à des travaux de qualités (souvent des mémoires de master), qui malheureusement se contentent souvent de prendre la poussière dans des rayonnages de bibliothèque, privant par conséquent le public de recherches intéressantes.

Katherine Rondou

– Véronique Carpiaux et Sophie Laurent édit., *Félicien Rops (1833-1898), « Rops suis, vertueux ne puis, hypocrite ne daigne »*. Paris, Somogy, 2017, 239 p.

Félicien Rops (1833-1898), « Rops suis, vertueux ne puis, hypocrite ne daigne » ne constitue pas une étude inédite de l'artiste namurois, mais rassemble divers travaux, précédemment publiés dans des catalogues ou des feuillets du Musée Félicien Rops de Namur, ou des communications présentées à l'occasion de colloques, entre 2006 et 2016. Le dessein des éditeurs n'est donc pas d'enrichir l'exégèse de l'œuvre ropsien par une approche neuve, mais de faciliter la recherche documentaire du lecteur désireux d'approfondir ses connaissances sur l'artiste belge.

Dans *Le Musée Félicien Rops : dix ans de recherche et de médiation*, Véronique Carpiaux et Sophie Laurent, respectivement conservatrice et conservatrice adjointe au musée Rops, établissent le bilan des apports de leur institution : permettre à un large public de mieux connaître l'art de Félicien Rops, et stimuler la recherche scientifique. Le présent ouvrage répond parfaitement à cette double ambition. La qualité des illustrations et le didactisme des textes séduiront sans nul doute un large public ; la précision et la minutie des recherches effectuées par les auteurs, le plus souvent issus du milieu universitaire ou muséal, répondront aux attentes des spécialistes. Les travaux consacrés à Félicien Rops, cette dernière décennie, sont cependant nombreux (songeons au brillant article de Laurence Brogniez, « Les Tribulations de Monsieur Rops, ou le strip-tease à la lettre » ou encore à « Félicien Rops, graveur de la décadence latine » de Nicolas Valazza), et la monographie de Carpiaux et Laurent ne constitue évidemment pas une publication exhaustive.

Les seize communications que compte l'ouvrage s'organisent en deux parties, chronologiquement : l'enfance namuroise et la vie de bohème bruxelloise (1833-1874), et l'installation à Paris (1875-1898).

Véronique Leblanc, historienne de l'art et journaliste, et Valérie Minten, bibliothécaire au Musée Félicien Rops, s'attachent aux premières années de l'artiste, afin de reconstituer les conditions familiales, sociales, économiques et culturelles, dans lesquelles le futur grand pornographe belge du XIXe siècle grandit avant de s'installer à Bruxelles, pour entamer des études universitaires (*Rops et Namur ou « La fable du moineau qui n'oublia jamais le nid de hiboux »*).

La médaille de Waterloo (1858) de Cédric Istasse, licencié en histoire contemporaine, se focalise sur une œuvre en particulier. Alors âgé de vingt-cinq ans, Rops dénonce les leurres du bonapartisme par une création, déclinée en un dessin, de véritables médaillons et une gravure : une caricature de la célèbre médaille de Sainte-Hélène, dont l'ironie séduit les Belges… mais heurtent la majorité des Français.

Dans *Rops et la bohème*, Véronique Carpiaux revient rapidement sur les liens tissés par le Namurois avec les milieux estudiantins et artistiques, à Bruxelles (à partir de 1851) et à Paris (à partir de 1860), très éloignés de la bourgeoisie provinciale, catholique et commerçante où il a grandi. Cette expérience marque profondément Rops qui, illustrateur reconnu de quarante ans, refuse toujours de se conformer aux diktats de la bonne société.

Le travail d'illustrateur de Rops est au centre des textes suivants. Maïté Springael, attachée scientifique en charge de la correspondance de *Rops* au musée namurois, souligne, en quelques paragraphes, la modernité de ses caricatures, entendues comme la dénonciation des perversités de la société (*Un Gavarni doublé d'un Daumier*). Dans *Rops et les éditeurs avant 1865*, Véronique Carpiaux examine la volumineuse correspondance de l'artiste (actuellement en cours de traitement pour une mise en ligne), afin de mieux cerner les rapports entre Rops et le livre illustré.

Alexia Bedoret, historienne de l'art et responsable de la collection et des transports d'œuvres au musée Félicien Rops, aborde une autre facette de l'artiste : sa fascination pour les sports nautiques (*Félicien Rops, bon rameur du Club nautique de Sambre et Meuse*).

Denis Laoureux enseigne l'histoire de l'art à l'Université libre de Bruxelles, et a consacré de nombreuses études à Rops. *Rops ou l'art d'être libre en société* démontre, avec minutie, l'implication du Namurois dans l'autonomisation de la scène artistique belge. Non seulement l'artiste rompt avec l'ordre établi en contribuant à un groupe de pression (il est vice-président la Société libre des Beaux-Arts), mais ses nombreuses représentations des charniers du conflit franco-prussien (*Des nouvelles du front : Rops dans le chaos de la guerre franco-prussienne*) dénoncent également la politique belliqueuse des pouvoirs en place. Profondément ému par les massacres de Sedan, Rops fait partie des artistes belges qui n'ont pas craint de passer la frontière, pour se confronter aux horreurs de 1870-1871. Son carnet de croquis, *La Hideuse Guerre*, se détache de l'anecdotique de la guerre franco-allemande et dévoile les tréfonds d'une catastrophe universelle qui plonge l'individu dans l'abîme.

Véronique Carpiaux inaugure la seconde partie de l'ouvrage. *« [...] les bandes de migrateurs dont je suis », Félicien Rops ou le grand dé-tour* retrace les voyages de Rops, en Scandinavie (1874), en Hongrie (1879 et 1885), en Espagne (1880), aux États-Unis (1887), et en Afrique du Nord (1888). Toujours en s'appuyant sur la riche correspondance ropsienne, Carpiaux étudie l'impact de ses pérégrinations sur l'artiste. Si, contrairement à ce qu'il annonce à de multiples reprises, Rops ne concrétise presque jamais ses voyages par des publications illustrées – il reconnaît lui-même que seul Paris lui offre la concentration nécessaire pour travailler –, ces expériences nourrissent son univers intérieur.

Eszter Földi, conservatrice à la galerie nationale de Budapest, approfondit le séjour en Hongrie et la fascination de Rops pour ce pays, où il n'hésite d'ailleurs pas à s'inventer des ancêtres (*Au pays des clichés : Rops en Hongrie*). La patrie des Magyars répond au besoin de fuite, de liberté, de révolte de l'artiste, qui se projette en Tzigane indomptable.

Toujours soucieuse de valoriser le fonds de la correspondance ropsienne, Véronique Carpiaux s'attache, avec *« À l'œuvre ! », Félicien Rops ou la modernité à l'épreuve du dessin*, aux commentaires de l'artiste sur son approche technique du dessin. Ses lettres évoquent son souci des coloris, ses diverses expériences afin que le fixatif ou l'entoilage ne ternissent pas l'œuvre, et sa volonté d'offrir, au dessin, les avancées technologiques dont bénéficient alors la gravure.

Adrienne Fontainas (1929-2010), bibliophile spécialiste d'Edmond Deman, dépeint la relation privilégiée entretenue par Félicien Rops avec l'éditeur et marchand d'estampes belge (*L'Éditeur Edmond Deman et les peintres*). Ces quelques pages permettent de mieux saisir les stratégies de Deman pour défendre et promouvoir l'œuvre de son ami.

Dans *Félicien Rops-Auguste Rodin : anatomie d'une rencontre*, Denis Laoureux revient sur l'« affaire Rodin » : comme en témoignent ses lettres, Félicien Rops insiste à de multiples reprises auprès de ses correspondants, afin que la critique reconnaisse qu'il fut le premier, avant Rodin, à mettre en scène d'audacieux accouplements, tels qu'ils apparaissent dans les sculptures du Français. Toutefois, loin d'une cabale de dénigrement, ces démarches s'inscrivent davantage dans un souci de promotion personnelle et de tactique de communication.

Véronique Carpiaux, dans *« Quel horrible métier que le nôtre ! » Félicien Rops et Gustave Doré face à l'illustration*, examine les carrières d'illustrateurs de Doré et Rops. Très différents l'un de l'autre, les artistes posent des choix parfois antagonistes, et connaissent une reconnaissance et une postérité opposées. Alors que Gustave Doré multiplie les commandes et séduit un large public, mais s'enferme lui-même dans son rôle d'illustrateur, Rops néglige les délais des éditeurs et perd de nombreux contrats, demeure relativement inconnu du public, mais intègre pleinement les cercles artistiques, en France et en Belgique, et reste, pour les générations suivantes, le génie de la modernité que quelques-uns ont reconnu en lui de son vivant.

Émilie Berger, doctorante en histoire de l'art à l'ULB, s'intéresse à une production artistique sans doute peu connue du grand public : les illustrations de menus, auxquelles ne rechignent pas les artistes de la seconde moitié du XIXe siècle, tel Rodin ou Rops (*Rops, concepteur de menus*). Son étude, bien que très brève, mérite l'attention du lecteur à divers niveaux. Berger démontre que ces petits exercices de style reçoivent, de la part de l'artiste, le même soin minutieux que ses œuvres d'envergure, donne diverses indications – par le biais des commanditaires – sur le réseau relationnel de l'artiste, et rappelle l'intérêt des collectionneurs de l'époque pour ce type d'objet.

Enfin, Maïté Spingael clôt l'ouvrage par une présentation plus détaillée de la correspondance de Rops, et des travaux d'éditions du musée Rops, via le site www.

ropslettres.be. Elle souligne les qualités littéraires de l'artiste, et démontre la variété des thèmes abordés par le Namurois, par divers extraits (*Rops, épistolier*). Springael propose également une chronologie, qui offre au lecteur moins aguerri de mieux suivre les tribulations de l'artiste.

Claire, richement documentée, précise, cette monographie consacrée à l'enfant terrible de Namur offre un excellent point de départ aux études ropsiennes, et peut répondre à la fois aux attentes plus généralistes du néophyte, et aux exigences du lecteur davantage familier de l'univers de Félicien Rops. La qualité des illustrations et le style élégant des auteurs méritent également d'être salués, pour leur contribution à une lecture agréable et fluide.

Katherine Rondou

– Philippe Chalmin, *Crises*. Paris, François Bourin, 2013, 96 p.

Les éditions François Bourin proposent un autre ouvrage consacré à la crise : un sujet très à la mode pour le moment, sur lequel on a déjà eu l'occasion d'écrire des comptes rendus. Néanmoins, Philippe Chalmin (économiste et historien français) a retenu notre attention parce qu'il a écrit une œuvre de taille réduite, dans laquelle il ne cède pas à la tentation de s'autoproclamer comme « celui qui a prévu la crise », mais il nous donne une perspective historique sur les trois crises qui ont frappé l' « Occident » depuis la Première Guerre mondiale, sans a priori idéologiques et en présentant un bon résumé sur les causes, les effets et sur les solutions qui ont été proposées pour les surmonter : solutions qui peuvent être seulement prises par l'État (ou les États), et trouvées dans les catégories suivantes : inflation, impôts, dette souveraine (et, comme dirait Alberto Bagnai, dette des autres États). Comment gérer ces possibilités ? L'œuvre nous montre qu'on peut subir les effets négatifs soit d'une inflation trop haute, soit d'une déflation trop forte. Donc, pas possible de le savoir a priori… C'est pour cette raison que l'analyse des trois crises montre que les États, même ceux avec une matrice idéologique plus évidente que les autres, ont eu recours à des solutions très pragmatiques, et nous aimons bien rappeler que, en Italie, le « fascistissime » Mussolini confiait au socialiste Beneduce la présidence de l'IRI. Certes, pour l'État, il est compliqué d'agir quand la crise même implique des coûts plus élevés que d'habitude et de plus, en diminuant les recettes obtenues grâce aux impôts.

Mais outre l'action de l'État, c'est à nous de trouver les moyens de sortir de la crise : la crise, il faut aussi la lire dans le cœur des hommes, et c'est aux hommes de retrouver l'amour du prochain et la grâce du don. C'est le propos de Benoit XVI, développé dans le livre, auquel j'aime bien associer l'idée d'Einstein que l'on peut trouver dans son ouvrage *Comment je vois le monde* (1934) qui dit que le vrai danger est d'attribuer à la crise la responsabilité de nos actions, et de rester prisonniers de notre inactivité, au détriment du talent, de la créativité et de la recherche de portes de sortie ; la seule crise dangereuse est la tragédie de ne pas vouloir lutter pour la surmonter.